

Quand la magie opère

Par Annie Duplessis

Albert Camus, écrivain et philosophe, a publié *La Peste* en 1947. Tout comme son œuvre entière, ce roman a fait l'objet de nombreuses études littéraires. On dit entre autres de cet ouvrage qu'il représente une allégorie du mal, que le récit est une métaphore de l'autre peste, la « peste brune », nom donné au nazisme. On dit également qu'il s'agit d'une véritable tragédie en cinq actes. On dit beaucoup d'autres choses, mais ce serait trop long de les énumérer.

Forte de ces informations, j'ai entrepris la lecture de *La Peste* en me disant que j'étais maintenant outillée pour comprendre toutes les subtilités qui m'auraient échappé sans une préparation minutieuse. C'est donc avec enthousiasme que je me suis lancée dans cette lecture... que j'ai abandonnée au bout d'une trentaine de pages. L'activité de détente que j'avais prévue s'était transformée en chasse à la métaphore. Je relisais des pages entières, convaincue d'être passée à côté du vrai sens qui devait bien se terrer quelque part entre les lignes. Frustrée, j'ai remis le livre dans la bibliothèque, mais je ne m'avouais pas vaincue. Je reprendrais cette lecture. Ce que j'ai fait, deux semaines plus tard.

L'instant magique

Bonheur! Cette fois, la magie a opéré. Vous savez, cet instant où le réel cède sa place à la fiction. Ce moment où, à notre insu, nous entrons véritablement dans le livre. Nous partons à la rencontre des personnages en déambulant avec eux dans les pages qui se retournent machinalement, sans effort. À mon avis, Camus est un véritable magicien. Il ensorcelle le lecteur. L'ingrédient principal de sa potion n'est pas l'intrigue comme telle. Il n'y a rien de vraiment magique dans le fait de voir une ville d'Algérie aux prises avec la peste : la peste s'immisce, des gens meurent, d'autres survivent, la peste finit par disparaître, la vie reprend son cours. Non, l'envoûtement ne passe pas par l'intrigue.

Le secret de la potion

Camus nous charme parce qu'il manie divinement l'art de la description. D'abord celle des personnages. Outre leurs caractéristiques physiques, les personnages sont décrits à travers leurs actions, à travers leurs comportements face au malheur qui s'abat sur la ville, sur leur vie, sur leur quotidien. Nous n'entrons pas dans leur tête, nous n'avons pas accès à leurs pensées. D'ailleurs, très tôt dans le récit, l'auteur positionne

le narrateur. Témoin privilégié des événements, il en est le chroniqueur. Nous faisons donc connaissance avec le docteur Rieux, le personnage principal, et avec tous ceux qui gravitent autour de lui dans ces mois de misère, comme nous le ferions réellement : en l'observant, en l'écouter. En écoutant, car certaines conversations sont rapportées dans cette « chronique ». Les dialogues nous permettent de mieux cerner les personnalités de chacun.

« Mais le docteur n'eut pas le temps de s'interroger plus avant, car la voix de Tarrou résonnait derrière lui :

- Encore un mot, docteur, même s'il vous paraît ridicule : vous avez tout à fait raison.

Rieux haussa les épaules pour lui-même, dans le noir.

- Je n'en sais rien, vraiment. Mais vous, qu'en savez-vous?

- Oh! dit l'autre sans s'émouvoir, j'ai peu de choses à apprendre.

Le docteur s'arrêta et le pied de Tarrou, derrière lui, glissa sur une marche. Tarrou se rattrapa en prenant l'épaule de Rieux.

- Croyez-vous tout connaître de la vie? demanda celui-ci.

La réponse vint dans le noir, portée par la même voix tranquille :

- Oui. »

Ce dialogue en dit long sur Tarrou, ami et confident de Rieux, dont le vécu, on l'apprend plus loin, lui permet de croire que plus rien ne peut le surprendre.

Par la plume enchantée de Camus, le chroniqueur dépeint aussi les lieux à merveille. Non seulement les descriptions permettent qu'une image concrète se forme dans notre tête, mais nous parvenons également sans difficulté à nous imprégner de l'ambiance qui règne au moment où l'action se déroule. Ainsi, j'ose affirmer que j'ai été témoin de l'agonie d'un petit garçon. J'ai vu la fièvre monter, la douleur s'emparer de son petit corps tordu et le quitter enfin. J'ai ressenti la même impuissance que mes « camarades » réunis dans cette pièce où, d'un autre lit, s'élevaient des cris. J'ai ressenti la même peine qu'eux, la même colère aussi. Voilà la magie de Camus.

Je ne peux que recommander la lecture de *La Peste*. Laissez-vous porter par les rencontres, par les images, par les ambiances. Ne cherchez rien d'autre. De toute façon, les métaphores, les allégories et les analogies apparaîtront au fil des pages... comme par magie.